

**Discours prononcé par M. Georges THEVENOT,  
Professeur de Seconde**

Mesdames,  
Messieurs,  
Chers Elèves,

Voici venu le quart d'heure rituel du Discours. Vous êtes là, sagement assemblés, et avec vous vos parents et vos amis, pour entendre le discours de la Distribution des Prix. C'est un vieil et respectable usage dont on a souvent demandé la mort, mais qui a résisté à toutes les ironies. C'est un peu comme une dernière classe que l'on vous inflige et qui tient de cette atmosphère une solennité particulière. Peut-être vous êtes-vous demandé avec quelque malice : « De quoi va-t-on nous parler cette année ? » Croyez que je me le suis bien demandé moi-même, avec quelque embarras. Heureux les nouveaux académiciens de l'Académie française, car ils n'ont pas le choix du sujet de leur discours de réception. Ils doivent obligatoirement remercier l'Académie d'avoir accueilli leur modeste personne dans son sein illustre et faire l'éloge de leur prédécesseur. Mais avez-vous pensé quelquefois aux perplexités du professeur chargé du discours des Prix ? Si, du moins, il pouvait saisir l'occasion de quelque commémoration pour célébrer une gloire locale ou nationale, surtout si le grand homme a été un écrivain ou un artiste dédaigneux des luttes ou des passions sociales ! C'est un sujet de tout repos, ou l'on ne saurait froisser personne. Sinon, il faudra se rabattre sur l'activité pédagogique et rompre quelques lances en faveur du latin et du grec, ou de quelque autre discipline. Parler de notre enseignement secondaire n'est même plus un lieu commun tranquille en ces temps troublés. Et pourtant, c'est de lui, de son esprit, de son importance et de la gravité de sa mission que je veux vous entretenir aujourd'hui.

Il me semble que le moment est particulièrement choisi. Après une année de vie en commun, voici venue l'heure du départ et de la séparation. Si l'on y pense sérieusement, cet instant a quelque chose de pathétique. L'année s'est fractionnée en tâches diverses, dont chacune, en retenant successivement notre attention, nous a caché souvent l'inquiétude naturelle à notre fonction. Maintenant, c'est par un jugement d'ensemble que nous devons répondre à la question essentielle : « Avons-nous vraiment rempli notre mission d'éducateurs ? Certains d'entre vous vont entrer dans la vie avec les armes que nous leur avons fournies. Les avons-nous bien armés ? » Il ne s'agit pas, bien entendu, de savoir si nous avons correctement expliqué les différents chapitres de notre cours et fait exécuter les divers exercices prévus en chacune de nos disciplines. J'ose espérer que nous pouvons répondre affirmativement. Mais il s'agit d'une question plus grave. Toutes ces matières diverses concourent sans doute à la formation intellectuelle, mais aussi, et singulièrement, par les enseignements littéraires, à la formation morale. Voilà où se tient le véritable problème de l'enseignement et non pas en des techniques pédagogiques plus ou moins subtiles. Voulez-vous qu'ensemble, nous regardions ce problème en face, non, certes, pour en approfondir, en si peu de temps, tous les aspects, mais pour en considérer l'essence et la gravité ?

L'Ecole est un milieu particulier, et, à certains égards, étonnant. Par l'âge de la fréquentation scolaire, l'enfant se trouve appartenir en même temps à deux milieux bien différents : la Famille

l'Ecole. Et l'atmosphère n'est plus du tout la même. Au foyer familial, l'enfant est l'objet d'une tendresse et d'un dévouement qui ont sa personne pour objet unique. Il y connaît, par contre, aussi beaucoup de petites tyrannies. Les relations s'y établissent selon une diplomatie complexe, où les sentiments jouent le principal rôle : chacun cherche à y établir sa situation en raison de l'affection qu'on lui porte. La tyrannie sentimentale y est de règle. Et l'éducation, par suite, s'y fait surtout par persuasion et imitation. Les fautes n'y ont pas de conséquences graves. Et les punitions y sont suivies de réconciliations, dont le charme a la douceur de la lumière après les heures de grisaille.

Quand l'enfant franchit le seuil de l'Ecole, il y trouve un visage tout différent. Ce n'est plus celui d'une affection, peut-être un peu tracassière, mais dont les ressources de pardon sont infinies : c'est déjà le visage de la Justice. Oh ! Je sais bien que nos lycées ne sont plus des geôles rébarbatives, que, dès le seuil, les élèves n'y sont pas accueillis par des croque-mitaines, mais par des gens amènes et souriants. Je sais aussi que c'est devenu, pour beaucoup de professeurs, une mode de jouer au grand camarade, qui réclame l'obéissance par sympathie et non par terreur. Et pourtant, l'enfant n'a plus à compter sur des ménagements particuliers et personnels. Si la Justice y prend un visage souriant, elle est tout de même la Justice, qui punit et récompense selon les mérites, dans une merveilleuse égalité de traitement. Mais la faute n'a pas non plus la gravité qu'elle prendra plus tard la Société. C'est un temps d'exercices et d'épreuves, où l'enfant jouit d'un crédit moral, non pas illimité, certes, mais tout de même considérable. La punition est un avertissement à s'amender, non pas une flétrissure indélébile. Ainsi, l'enfant se forme déjà à l'Ecole, sans grands dangers, pour la vie en société. Sous cet aspect, donc, l'Ecole semble être une transition toute naturelle entre la Famille et la Société.

Mais cette situation, si elle ne soulève pas pour l'enfant de grandes difficultés, met le maître dans une situation bien délicate. La famille, en effet, lui dit : « Nous vous confions cette jeune âme : qu'allez-vous y verser ? » Et la Société à son tour déclare : « J'attends cet enfant : que pensez-vous faire pour le mettre en état de bien servir ? » C'est en face de ces deux interrogations que l'on mesure la difficulté véritable de l'enseignement et l'effrayante responsabilité que ce métier comporte.

Ce n'est pas du côté des familles que nous viennent d'ailleurs les plus grandes difficultés. Depuis la solution de l'irritante question religieuse par la neutralité scolaire, on constate que les parents et les professeurs entretiennent les meilleures relations, relations quotidiennes, pourrait-on dire, puisque chaque jour, à quatre heures, on voit le parloir de nos lycées devenir un salon où les mamans alarmées viennent voir le professeur pour lui confier leurs inquiétudes, lui demander conseil, avec une confiance qui témoigne assez du prestige moral du maître. Les parents savent assez que les enfants ne trouveront, à l'Ecole, que des conseils de travail, de sincérité et de loyauté dans l'effort. Au surplus, il ne faut pas oublier que beaucoup d'entre nous sont aussi des pères de famille ! Il a bien quelquefois des divergences sur un point, à vrai dire important, et cela donne occasion à de petites histoires parfois assez drôles. Certaines familles, en effet, estiment que l'on doit cacher le plus longtemps possible aux enfants, et même aux jeunes gens, les réalités de la vie, et s'effarant devant ce qu'elles appellent les audaces du programme. Je me souviendrai, pour ma part, longtemps d'un certain père de famille qui remplissait de ses protestations indignées les couloirs d'une faculté de province, par ce qu'on avait fait expliquer à sa fille, pendant l'oral du baccalauréat, un passage, d'ailleurs anodin, de *Madame Bovary*. Il ne pouvait admettre que la connaissance de la thèse générale de ce roman et de certains extraits fut nécessaire pour l'étude du Roman au XIXe siècle, et ne cessait de répéter qu'il avait, lui, défendu à sa fille de lire « cet ouvrage infâme ». C'est pourtant une vérité de fait que les enfants apprennent la vie d'abord à l'Ecole, puisqu'ils étudient les œuvres de tous les écrivains qui ont apporté un témoignage essentiel sur l'homme. Et ne vaut-il pas mieux, après tout, que les jeunes gens apprennent un peu les passions dans

Racine avant d'affronter la grande épreuve de l'existence ? Ce n'est qu'une question de doigté et de tact et de confiance réciproque.

Mais, en face de la Société, l'Ecole est dans une situation infiniment plus délicate. C'est que la Société n'est pas seulement faite de relations humaines assez générales et qui, somme toute, de siècle en siècle, ne varient guère. La Société prend aussi des visages politiques différents, souvent très différents et très changeants. C'est ici qu'éclate le conflit douloureux du Pouvoir et de l'Enseignement, conflit naturel, en somme, puisque l'Enseignement représente l'Esprit. Tout pouvoir politique est, par essence, conservateur, et ceux qui le détiennent ont toutes sortes de bonnes raisons pour penser que l'ère des changements est terminée, qu'il n'y a pas lieu d'aller plus loin. De là à exiger de tous les citoyens un certain conformisme, il n'y a qu'une conséquence naturelle, et l'Enseignement semble devoir être l'instrument tout indiqué pour façonner les cerveaux selon la bonne doctrine officielle. L'Université française a connu autrefois cette servitude, d'autres pays la connaissent encore aujourd'hui. Mais les maîtres de la jeunesse ont actuellement, en France, une toute autre idée de leur mission. Et ils éprouvent, disons-le nettement, quelque amertume de voir qualifier d'individualisme outré et d'esprit anarchique ce qui n'est, chez eux, qu'une notion supérieure de leur devoir. Ce qu'ils veulent, c'est développer la personnalité de l'enfant, former des hommes. Aussi n'ont-ils pas la prétention d'apporter une vérité, mais de former des esprits à la recherche de la vérité, non pas de proposer et d'imposer une solution, mais d'être les interprètes fidèles de tous les grands hommes, savants, poètes et philosophes qui ont fait et qui maintiennent la dignité humaine. Ainsi nous vous disons : « Voici le message de Socrate, voici celui de Montaigne. Voici, d'une part, celui de Pascal, et voici celui de Voltaire, son contradicteur. Essayez de pénétrer d'abord ces grandes pensées avec une sympathie compréhensive, et puis vous vous ferez, plus tard, une synthèse qui sera votre vérité, trouvée par vous et pour vous-même. » Et c'est pourquoi, quoi qu'on en puisse dire, l'Ecole doit être le plus possible séparée du Présent. Elle ne doit pas se nourrir des idées qui sont toutes plongées dans l'action immédiate, et qui, de ce fait, en sont forcément, par quelque côté, impures. Le milieu intellectuel le plus naturel à l'Enseignement, c'est le Passé, avec tout ce qu'il nous a laissé de grandes et magnifiques leçons.

Je m'excuse un peu de ces austères réflexions sur le seuil doré des vacances. Mais ce que je viens de vous dire n'est prévu à aucune leçon de vos programmes. Et il est pourtant bien nécessaire que cela vous soit dit de temps à autre. Car c'est vous, chers élèves, qui fournissez la réponse à ce grand débat. En enseignant avec l'esprit que je viens de vous esquisser rapidement, nous avons conscience, non pas seulement de contribuer parfaitement au développement de notre personnalité, mais aussi de bien servir la Société. C'est vous-même, par votre action, qui porterez témoignage dans la vie pour nous, qui vous aurons instruits. Il y a quelque vingt ans, La jeunesse universitaire française a déjà, par des actions éclatantes, délivré à ses maîtres la plus magnifique des attestations. A vous de donner demain la même réplique, dans des circonstances, espérons-le, moins tragiques, et de montrer qu'en formant des hommes, nous avons aussi formé les meilleurs des citoyens.

**Georges THEVENOT**

(1899 - 1983)

*Agrégé de lettres (1927)*

*Professeur à Buffon (de 1935-1936 à 1936-1937)*